



L'ÉTUDIANT EN MÉDECINE.



Au sortir du collège, la grande affaire pour un jeune homme est le choix d'un état. Tant que la doctrine du docteur Gall ne sera pas décidément adoptée comme un moyen infaillible de reconnaître les dispositions, le génie particulier des enfants, on se donnera bien du mal pour étudier leurs goûts et leurs instincts, avant de les lancer dans l'une des mille carrières qui s'ouvrent devant eux à leur début dans le monde.

Sera-t-il notaire, avoué, marchand, médecin, prêtre, huissier, soldat, artiste, banquier, etc. ? telle est la question difficile que s'adressent tous les parents qui ont un enfant au collège : pauvres gens ! que de peine ils pourraient s'éviter, s'ils s'avisait seulement de palper les bosses du crâne de cet enfant, objet de leur sollicitude.

Vous voulez en faire un prêtre, mais prenez garde ; voyez cette bosse située à la partie postérieure de la tête, à la nuque, c'est l'organe de l'amour, et au-dessus la bosse de la génération ; tandis que l'on ne trouve pas l'organe du sentiment religieux sur le sommet de sa tête. Il sera commerçant ; il ira courir les mers, chercher fortune dans les pays lointains ; il sera bien malheureux, car j'aperçois un peu plus haut l'organe de l'habitation, celui qui fait aimer le chez soi par-dessus tout.

Vous désirez qu'il soit soldat, qu'il serve son pays avec distinction, qu'il porte un bel uniforme, et voilà qu'à l'endroit où est placé le courage, toujours en arrière de la tête, à côté de l'amour des enfants, il n'existe qu'un enfoncement au lieu d'une saillie.

Vous feriez volontiers de votre enfant un architecte, s'il n'avait pas l'organe de la destruction, là, sur le côté, un peu au-dessus de l'oreille, tandis que plus haut, la bosse de la con-

struction manque absolument ; il serait artiste, poète, s'il ne portait pas, au-dessus de la tempe, le désir d'avoir des richesses ; ou diplomate, s'il avait la bosse de la discrétion à un demi pouce de l'angle externe de l'œil.

Touchez cette bosse située vers le sommet de la tête, un peu en arrière, c'est celle de l'amour-propre ; par elle votre fils peut se perdre ou aller très loin, prenez-y garde. S'il veut être magistrat, voyez si la fermeté existe au-dessus et en avant de l'amour-propre, et la justice en descendant sur le côté.

Arrêtez ce jeune homme, il va se fourvoyer ; l'esprit de saillie lui manque, là, au-dessus de la tempe, en dehors du front, et il se met à composer des vaudevilles et des chansons ; il veut penser, il veut être philosophe, et il n'a point sur les côtés du front cette bosse qui ressemble à la corne naissante d'un jeune bouc ; il veut être peintre, et il n'a que l'organe de l'imitation au-dessus de l'œil ; il n'a pas même la bosse du coloris sur le sourcil.

Quelle pauvre musique nous fera celui qui n'a pas la mélodie vers la tempe ! et celui qui n'a pas le langage dans le globe de l'œil, peut-il être autre chose qu'un mauvais avocat ?

Mais comme il n'est pas donné à tout le monde d'être aussi bon phrénologiste que moi, voici

une règle générale plus simple que la science du docteur Gall, qui peut servir à guider les parents dans le choix d'une carrière pour leurs enfants.

Les états doivent être divisés en métiers, en états proprement dits, et en arts. Quant aux métiers, je n'en parlerai pas ici. Les états proprement dits sont ceux pour lesquels il n'est besoin de vocation ni de goût particuliers. Ceux-ci sont accessibles à presque toutes les intelligences, à toutes les capacités, et à moins d'avoir un penchant décidé pour les arts, il n'est à peu près personne qui ne puisse être indifféremment notaire, huissier, marchand de drap, banquier, ou soldat.

Pour les arts, c'est bien différent; il faut y être porté par inclination et par nature, pour les embrasser et y réussir; la première chose est donc de savoir si un enfant est né artiste; s'il n'est point artiste, gardez-vous d'en faire un savant, un peintre, ou un musicien, mais choisissez sans crainte parmi tous les états celui qui sera le plus à votre convenance; celui qui a la vogue, qui est en faveur auprès des mères de famille, auprès des demoiselles à marier; celui enfin qui est le mieux coté à la Bourse, et qui attire les meilleures dots. Il y a quelques années, le notariat était en première ligne sous ce rapport; il est en baisse aujourd'hui.

Si, au contraire, votre fils est né artiste, c'est-à-dire s'il préfère s'adonner à un art qu'il aime plutôt qu'à un état lucratif, si l'objet de cet art est son but, et non pas le profit qu'il peut en tirer, laissez-le suivre son penchant pour les sciences abstraites, pour les sciences naturelles, ou pour les beaux-arts; sa passion lui fournira mille ressources pour se tirer d'affaire; et si la fortune ne récompense pas ses travaux, il trouvera des compensations suffisantes dans le plaisir que lui procureront chaque jour ses études favorites.

Rarement un état rend par lui-même heureux l'homme qui l'exerce; un notaire ne se passionne guère pour ses actes; il fait sa fortune, voilà sa jouissance; si l'artiste gagne moins d'argent, en revanche il a le bonheur de faire toute sa vie ce qu'il aime le mieux faire. La vie d'un artiste n'offre-t-elle pas plus d'intérêt que la vie d'un homme qui exerce son état? Qui voudrait écrire ou lire la vie d'un notaire? Il est bien rare, au contraire, que la vie d'un artiste n'offre pas quelque intérêt, quelque attrait à la curiosité: le chemin de l'homme qui fait son état est tracé d'avance; sa vie ressemble à un voyage sur une grande route; parti de tel point, on sait qu'il arrivera dans un temps donné à tel autre, sans aucun accident, sans aucune variété que

celle de la pluie ou du beau temps. L'artiste est obligé de se frayer son chemin lui-même, d'user de toutes ses ressources pour arriver à son but; point de diligence, point de chaise de poste pour le transporter sur une voie battue; à pied, le sac sur le dos, comme un voyageur qui parcourt un pays de montagnes, l'artiste marche non pour arriver à tel endroit, mais pour le plaisir de marcher, de voir du pays, et sa vie nous intéresse comme un voyage aventureux.

C'est donc parce que je considère la médecine comme un art, le médecin comme un artiste, que j'ose entreprendre de faire connaître quelques traits de l'histoire d'un étudiant en médecine.

Le nom seul d'étudiant s'applique presque toujours, à Paris, à l'élève en médecine; les élèves en droit sont des messieurs, des jeunes gens de famille qui ne forment point une classe particulière. Au contraire, demandez au premier venu, dans le quartier latin, ce que c'est qu'un étudiant, à coup sûr on vous répondra que c'est un élève en médecine, un carabin. Les carabins sont un corps dans la société comme les grisettes de Paris, et même ils en font assez bien le pendant. Les étudiants et les grisettes ne peuvent guère aller l'un sans l'autre; ils sont faits l'un pour l'autre, ils sont presque inséparables; aussi les ren-

contrerons-nous souvent ensemble dans la suite de cette histoire. Les grisettes sont un sujet d'effroi pour les mères de famille qui envoient leurs fils étudier à Paris; et c'est à tort, car elles leur sont plus souvent utiles que nuisibles. Un étudiant est perdu s'il se lance dans le monde; les grandes dames lui prendront tout son temps, et lui coûteront fort cher. Les grisettes, au contraire, ne sont pas exigeantes; une promenade le dimanche, à pied, le soir quelques contredanses à la Chaumière, voilà tout ce qu'elles demandent à l'étudiant qu'elles préfèrent, et nous verrons combien de services elles lui rendent en retour!

Je reconnaitrais un étudiant qui arrive de sa province pour suivre ses cours à Paris, à ses joues fraîches et rondes, à son air honnête et gauche, à ses habits mal faits, à sa casquette ou à son chapeau à grands bords. Il loge rue Saint-Jacques ou rue de La Harpe, dans un de ces hôtels exclusivement consacrés aux étudiants depuis des siècles; où l'on trouve dans toutes les chambres des pièces de squelette, des préparations anatomiques pour ornements. Ces hôtels sont des lieux de liberté par excellence. L'étudiant y fume, y chante, y joue du cor, y fait du punch, y reçoit sa grisette le jour, la nuit, y apporte des pièces à disséquer; personne n'a le droit de lui faire la moindre observation; si le

propriétaire se montrait sévère, sa clientèle l'abandonnerait bientôt; c'est sitôt fait, un démenagement d'étudiant!

La première année d'étude est entièrement consacrée à l'anatomie; c'est dans les amphithéâtres que l'étudiant se forme au métier, qu'il devient carabin. Le voilà qui achète un cadavre, *un sujet*, avec trois autres camarades. Ce n'est pas toujours chose facile que de se procurer un *sujet*; il ne s'agit pas seulement de donner ses six francs; la marchandise est rare quelquefois, il faut s'inscrire long-temps d'avance, lutter pour choisir un *sujet* convenable à l'étude que l'on veut faire, fort et bien musclé si c'est pour la myologie, maigre si l'on doit voir les nerfs, etc. Aujourd'hui tout ce qui tient au service des amphithéâtres d'anatomie est singulièrement perfectionné, surtout depuis que M. Orfila est placé à la tête de l'École; jadis ce n'était pas dans des pavillons bien chauffés, bien surveillés, tenus proprement que les élèves disséquaient. Il y avait des amphithéâtres particuliers que les propriétaires louaient par spéculation; c'était souvent quelque vieille femme retirée dans les combles d'une maison obscure, qui se livrait à ce genre de commerce; on trafiquait des cadavres avec les fossoyeurs, on les entraînait frauduleusement à la barrière, et Dieu sait combien de profana-

tions il se faisait. Maintenant les hôpitaux livrent à l'École les corps qui ne sont point réclamés par les parents, et tout se passe dans un ordre parfait.

C'est un spectacle horrible et curieux que l'aspect d'un vaste amphithéâtre dans lequel on aperçoit cinquante cadavres couchés sur des tables entourées d'étudiants qui, le scalpel en main, suivent avec avidité le trajet d'un nerf ou d'un vaisseau, pendant que l'un d'entre eux lit tout haut la description de ces organes. Lorsqu'un débutant a passé un hiver dans ce lieu, il est bien préparé à voir de sang-froid les opérations chirurgicales.

Il y aurait bien des choses à dire pour faire connaître ces lieux¹, sanctuaire de la mort, impénétrables au vulgaire, véritables ateliers des carabins, où ils vivent à l'aise entourés de cadavres et de squelettes, comme le peintre au milieu de ses modèles; c'est là que l'étudiant est initié aux secrets de la vie, et qu'il charbonne avec orgueil sur les murailles, *hinc mors vitam tueri docet*.

Je voudrais qu'il me fût permis de retracer toutes les impressions, toutes les habitudes, toutes les idées qui naissent de ce rapprochement, de ce contact continuel entre la mort et

¹ Je ne dirai qu'un mot ici des amphithéâtres, ce sujet devant être traité dans un article séparé.

la vie; mais je suis obligé de ménager les oreilles auxquelles je m'adresse ici. Il est pourtant une espèce d'hommes dont je ne puis me dispenser de dire un mot en parlant des amphithéâtres d'anatomie; ce sont les gardiens de ces lieux, ces valets de la mort, vivant non seulement avec elle, mais d'elle; car, pour eux un cadavre n'est ni plus ni moins qu'une marchandise ordinaire: on dit que la figure prend à la longue l'expression des personnes avec lesquelles on vit habituellement; cela est surtout remarquable chez ces hommes qui vivent dans la plus étroite intimité avec la mort; leurs yeux éteints, leurs traits immobiles, hébétés, leurs joues pâles et flétries, l'indifférence stupide avec laquelle ils remuent, transportent et débitent leur marchandise, leur donne un air de famille avec la mort, qui fait peur; s'ils n'agitaient pas machinalement leurs membres, on risquerait quelquefois de les prendre eux-mêmes pour des *sujets*; ils aiment l'argent, l'eau-de-vie et le tabac, voilà tout ce que je leur connais des goûts d'ici-bas, tout ce qu'ils ont de commun avec les autres hommes.

L'un d'eux vint un jour trouver Béclard et lui dit: « Monsieur, ma femme est morte, et l'on me demande douze francs pour l'enterrer; c'est bien cher: si vous la voulez, c'est un *beau sujet*, je vous l'apporterai. — Volontiers, » dit Béclard. Cet homme courut bien vite chercher le corps

de sa femme et l'apporta dans sa hotte; il reçut six francs, et fut enchanté de son marché: c'était en effet tout profit pour lui.

Des amphithéâtres d'anatomie, l'étudiant passe aux hôpitaux.

Les hôpitaux sont à peu près pour les étudiants ce qu'est le palais de justice pour les avocats; c'est là que les questions se plaident et se jugent. On sait que tel jour M. Dupuytren doit faire à l'Hôtel-Dieu une opération importante; on y court en foule, comme à une grande affaire plaidée par M. Dupin.

Vous avez sans doute vu quelquefois M. Dupuytren; vous avez remarqué ces traits prononcés, cette tête carrée, ce front et ces yeux où le génie a pour ainsi dire laissé l'empreinte de ses inspirations: l'expression de ce grand chirurgien a toujours en effet quelque chose du calme et de la pénétration qui le distinguent à un si haut degré dans les opérations les plus graves; mais c'est dans son hôpital, c'est à l'Hôtel-Dieu, au milieu de ses élèves, auprès des malades, dans l'amphithéâtre qu'il faut le voir pour apprécier toute la supériorité de cet homme. Allez le voir une seule fois le matin, parcourant lentement les vastes salles de l'Hôtel-Dieu, allant de lit en lit, les mains derrière le dos, entouré d'un essaim d'élèves; à sa démarche imposante et sérieuse,

vous reconnaîtrez sans peine le maître, le roi de ces lieux, en habit vert et en tablier blanc. Mais si vous voulez le voir dans tout son éclat, dans toute sa puissance, il faut que vous assistiez à l'une de ces grandes opérations dans lesquelles sa main hardie a reculé les limites de l'art.

J'étais un matin à l'Hôtel-Dieu avec un étudiant qui débutait dans la carrière; M. Dupuytren devait ce jour-là enlever une bonne partie de la mâchoire inférieure à une jeune fille de dix-huit ans; l'opération est délicate, et surtout elle exige autant de fermeté, de courage et de bonne volonté de la part du patient que du chirurgien; car il arrive un moment où la langue n'étant plus retenue par l'os de la mâchoire, s'enfonce dans la gorge, et risquerait d'étouffer le malade, s'il n'avait pas la présence d'esprit de la pousser en avant, afin de permettre à l'opérateur de la saisir.

M. Dupuytren nous fit d'abord avec solennité l'histoire du point de la science dont il allait s'occuper; il nous retraça avec une admirable lucidité les dangers et les avantages de l'opération, puis il fit disposer les appareils avec le soin le plus minutieux. Couteaux, ciseaux, bistouris, pinces, réchaud, fers rouges, rien ne manquait aux préparatifs du supplice.

Après nous avoir recommandé le plus grand

silence, M. Dupuytren fit amener la malade.

«Vous êtes bien décidée, lui dit-il, à vous mettre entre mes mains, à subir l'opération qui doit vous délivrer d'un mal incurable par tout autre moyen, à faire tout ce que je vous dirai, sans hésiter, pendant le cours de cette opération.» La jeune fille répondit avec une fermeté qui ne se démentit pas un seul instant pendant toute la durée de la manœuvre. Tant de courage vous étonnera peut-être dans une femme, mais rien n'est pourtant plus commun, que de voir le sexe le plus faible montrer plus de force d'âme dans la douleur que les hommes les plus robustes. D'ailleurs, il est rare que les malades résistent à l'empire qu'exerce sur eux M. Dupuytren; il semble que la vie et la mort soient entre ses mains; quand il dit à un blessé, Il faut vous couper la jambe, il le dit avec tant de conviction et d'autorité, que cette seule parole suffit ordinairement pour décider le malade, mieux que ne le feraient les plus belles phrases de persuasion de bien d'autres; je n'ai jamais vu qu'un jeune enfant de douze ans opposer au chirurgien de l'Hôtel-Dieu une résistance invincible; les coups de pied, les coups de poing, les morsures, il n'épargna rien jusqu'au dernier moment pour s'échapper des mains qui le retenaient; M. Dupuytren fut obligé de céder; alors cet enfant déclara paisiblement